

chait à pénétrer le sens de ces paroles et de ce mouvement, Lucien pensait à Berthe Maréchal, comme si tout à coup on lui apprenait qu'elle était absente, à mille lieues de lui. Il reconduisit Mme Dechevrelle dans son appartement et lui-même, il regagna lentement sa chambre.

Et ce n'était point le doux visage de Mlle Maréchal qui accompagnait sa pensée au moment de prendre du repos.

Il est fini, semblait-il se dire, le temps des gentils flirtages ! Il pressentait toute une série de luttes âpres et sourdes où il faudrait agir à couvert, toujours en présence d'un fait avec lequel il devrait compter dans toutes les circonstances de la vie. De son court entretien avec sa mère il retenait principalement ce nouveau témoignage : La situation intenable de M. Dechevrelle s'était brusquement améliorée, il y avait seize ou dix-sept ans. Donc tout ce qui avait été dépensé largement, avec la libéralité de l'aisance dans les seize dernières années aux *Elisiades*, devait être compté et faire une sorte de passif mystérieux, une dette secrète et im-prescriptible.

Après quelques autres journées passées au travail dans le cabinet de son père, Lucien parvint à établir approximativement la somme dont la Banque de France avait été frustrée par M. Dechevrelle.

Lucien avait totalisé les dépenses et paiements en déduisant les revenus légitimes de la dot de Mme Dechevrelle et ceux d'un bien propre, un legs à lui fait, lorsqu'il était enfant, par un ami de la famille. Tous ces calculs, sans doute, n'étaient point et ne pouvaient pas être rigoureusement exacts ; mais Lucien n'avait point dû se tromper en moins.

Le chiffre était considérable et une restitution immédiate et entière était impos-

sible. Cette restitution serait entière et Lucien n'eût pas hésité à la faire immédiate s'il eût été seul à en porter les conséquences.

Mais en songeant avec cette fièvre à la mémoire de son père, il ne pouvait oublier Mme Dechevrelle qui vivait dans l'ignorance de ce malheur.

Elle devait toujours l'ignorer ; une révélation l'eût tuée peut-être et Lucien ne pouvait rien tenter qui la fit souffrir. Comment aussi la priver tout-à-coup de l'aisance, de la fortune, de ce superflu devenu pour elle le nécessaire ?

Avait-il, d'ailleurs, le droit de disposer de tout ce que laissait M. Dechevrelle ?

Lucien, sans doute, aurait pu amener sa mère à consentir ces sacrifices sans savoir pourquoi dans son peu de connaissance des affaires ; mais c'eût été aussi mal que de ne point réparer ; et Lucien se trouvait dans cette alternative où la conscience sans hésiter, se trouve réduite à des attermoiemens.

Le difficile, a-t-on dit, n'est pas de faire son devoir, mais de savoir où il est.

Lucien devait-il ruiner sa mère en opérant immédiatement la restitution ?

Où devait-il s'acquitter par de successifs paiements, en remettant le règlement définitif à la mort de Mme Dechevrelle ?

A quel parti s'arrêter ? A qui demander conseil ? Lucien pensa à M. Létang.

Lucien Dechevrelle, nous l'avons dit, avait été élevé dans les plus rigoureux principes d'honnêteté. Ainsi l'avait voulu son père, et cela, tout illogique que ce fut de sa part, était à l'actif de sa mémoire. Le précepteur de Lucien M. Létang, était l'homme le plus désintéressé et le plus probe et il avait parfaitement réussi à inspirer à son élève les sentiments voulus et qui étaient les siens à lui-même.